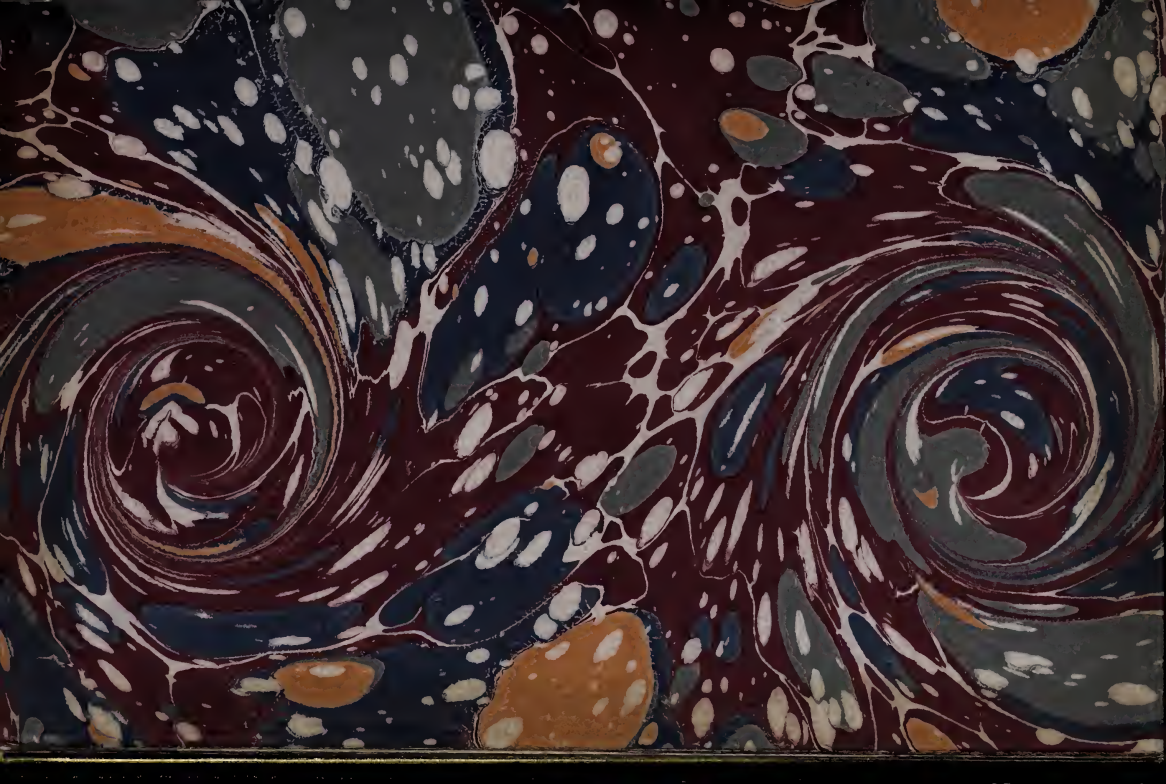


Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/savlsayeeglogved00scev

SAVLSAYE.

EGLOGVE,

DE LA VIE SOLITAIRE.

A LYON,
Par Iean de Tournes.
1547.

Vne ame triſte, & de douleur attainte.
Ie ne pouois en ſommeillant comprendre,
Que ce fuſt toy, qui le m'as fait entendre
Par tant de fois: ſi bien i'euſſe ouuert l'œil,
Qui m'es congnu plus qu'à toy ce Soleil.
Et meſmement dès que tu ſoulois paiſtre
Sur la montaigne, & non en ce champeſtre,
Lieu ſolitaire, ou la Saulſaye eſpaiſſe
Soubs doulce horreur eſt de mort vne eſpece,
Ou nul (fors toy, & tout deſeſpoir) vient.
Car ie t'ay veu (& tresbien m'en ſouuient)
Quand tu ſuyuois Doris la camuſette,
Tout ententif au ſon de ta muſette,
Dont tu faiſois reſonner la valee.
Ores tout morne auec chere aualee,
La barbe longue, & les cheueux ſans ordre,
Ie ne te voy fors bras & mains deſtordre
A baſſe voix, & mots entrecouppez
De maints ſouſpirs par ſanglots ſincopez,
Qui (tout ainſi qu'en eſtroite fornaiſe
On voit grand feu ſortir mal à ſon ayſe)
Dedens ta bouche enſemble s'entrebattent:
Voire, & de ſorte entre eux ilz ſe debattent,
Qu'on te diroit, non en le recitant,
Mais à te voir, quelque febricitant,
Qui à ſa fin douloureuſement tire.

PHIL. *O fortuné, & bienheureux Antire,*
Depuis Doris, ma premiere lieſſe,
Où ie paſſay ſans ennuy ma ieuneſſe,
Ie me perdis en ceſte autre Belline,
A qui mon ame, & ma vie s'incline,
M'aſſeruiſſant ſoubs celle grand' beauté,
Qui cele en ſoy la douce cruauté,
Ou me nourrit ce ieune Enfant aueugle:
Qui tellement nous, ſes amans, aueugle,
Que par rigueur, qu'on nous tient, nous attire
Trop voulenteux à tout aſpre martyre.
Quoy congnoiſſant ceſte douce rebelle,
Se monſtre à moy ſi cruellement belle,
Que rien ne vault prier, plaindre, plorer,
Crier mercy, à genoux l'adorer:
Ne par preſens, ne par pleurs, qu'ay ſceu rendre,
Onc n'ha voulu (ô Dieux piteux) entendre
A me donner tant ſoit peu d'eſperance
D'auoir vn iour de mes maux allegeance:
Parquoy ma vie eſt de moy tant haye.
O vous heureux, Paſtoureaux d'Achaye,
Qui en Argire auez celle fontaine
Contre l'amour, & ſon feu ſouueraine
Sur le riuage au fluant Selemnon,
Fontaine, au vray, de treſexcellent nom,
Ou vous allez eſtaindre voſtre ardeur.

Eusse ie, làs, autant de bien & d'heur,
Que vous auez, & dequoy i'ay enuie,
Comme à present fort duisant à ma vie,
Vie plus morte, & pire que la Mort,
Dont le desir tresdoucement me mord,
Puis que me voy d'elle desauoué.
Mais que me sert de m'estre tant voué
Au monument de Thrace, & de Samos,
Y murmurant maints magiciens mots,
Veu que mon mal plus aigrement s'indigne,
Que n'ont souffert Leontiche, & Radine?
Làs, si i'estois en Leucade en ce temple,
Ou d'Apollo flourit le renom ample,
Ie saulterois à desesperez saults
Pour mettre fin à mes mortelz assaults:
Aumoins ma rage en saultant passeroit.
Certes ie croy que point ne cesseroit,
Veu que sur moy cent mille experiments
Ne m'ont fait, làs, qu'agrauer mes torments.
I'ay de mes Boucz beu l'vrine puante
Entremeslee auec Nerte odorante:
Souuentesfois de si grand' flamme oultré
Ay couché nud là, ou s'estoit veautré
Sur le sablon Mule froide & sterile.
Et tout moyen, que i'ay cuydé vtile
Pour me ietter dehors de ceste rage,

Dont

Dont iour & nuict plus mort, que vif, i'enrage,
Ie l'ay cherché, & l'ay mis à effect.
Encor, Amy, tu me peux voir de fait
Pendante au col, sans que point elle bouge
De son cuyr vierge, vne Ranette rouge,
Et si m'occit ce mal, qui tous excede.
Parquoy ie pris pour souuerain remede
De m'eslongner de ce lieu, ou habite
Celle cruelle, ingrate, & si despite,
Qu'onc ne daigna receuoir la garlande
D'vn vert tissu parfumé de lauande,
Qui fut iadis à Doris la benigne,
Et son miroir, qu'elle reputoit digne
Pour vne Nymphe, & vn panier d'osier,
Et ses costeaux poingnants comme vn rosier,
Dons pour donner à la mere des Dieux,
Lesquelz i'auois plus chers, que mes deux yeux.
Et toutesfois elle les refusa,
Si grand desdaing enuers moy elle vsa,
Dont bien pensay creuer de dueil & d'ire.
Heureux Compaing, ouys tu onques dire,
Qu'en corps parfait d'vne telle beauté
Regnast fierté, desdaing, & cruauté?
Iamais ne fut rose sans son espine.
Ainsi voyant ma totale ruyne,
Deliberay du tout de m'absenter

De ſa preſence, auſsi de m'exempter
De peine, ennuy, cure, & ſolicitude:
Et vins icy en ceſte ſolitude
Pour reſiouyr quelque peu mes eſprits,
Qui tant eſtoyent de mortel dueil ſurpris,
Ou me ſentant loing de noſtre parroiſſe,
De peu à peu i'amoindris mon angoiſſe.
Car le matin ie vois là, ou la Saone
Vient à ſe ioindre à ſon eſpoux le Rhoſne,
Et le contraint à roidement courir
Iuſqu'à la Mer, ou tous deux vont mourir.
Là ie me laue & les mains & la face:
Puis me contemple en l'eau par quelque eſpace
Couché ſus l'herbe. Et quand ma ſoif m'altere,
I'eſpuiſe à coup de leur eau freſche & clere
Dens ma main creuſe, & en beuuant leur prie,
Que tout ainſi, qu'à eux, Amour me rye:
Ou que leur eau de leur amour coulpable
Puiſſe aſſoupir mon feu intolerable.
Et celà fait, ie m'esbas par la plaine,
Ou çà, & là vagabond me pourmaine
Seul auec moy, qui de rien ne me chault.
Et à Mydi pour euiter le chauld
Toſt ie me renge en la verte Saulſaye,
Que pas à pas ie meſure, & m'eſgaye
A regarder par admiration

La couleur viue, & variation
De mainte fleur naïue & proprelette.
Et les voyant si fort ie me delecte,
Que mon plein sein vne à vne en amasse.
Puis ie choisis quelque vmbrageuse place
Pres du riuage, & ce neantmoins seure
Pour me garder de la poignant' morsure
D'aucune fiere, & oultrageuse beste.
Lors ie respans mes fleurs dessoubs ma teste,
En attendant qu'à dormir me conuie
Le son de l'eau murmurant, comme pluye,
Qui lentement sur les arbres descend:
Ou comme autour de ces estangz on sent
Le vent souef parmy les cannes bruire.
Le soir venu ie m'en reuois desduire
Du long de l'eau par les preaux herbus,
Lors que les rayz du tresardant Phebus
Sont abaissez. Et sur la nuict paoureuse
Ie me retire en la vallee vmbreuse
Soubs quelque roc pendant & cauerneux,
Qui point ne soit moiste, ny espineux,
Ou sur ces peaux estendu à l'enuers
Ie voy du Ciel les mouuements diuers,
Et le discours de la Lune croissante
S'elle sera proufitable, ou nuisante,
Contemplant tout selon mon rude sens

Iuſques à tant, que rauir ie me ſens
Par le ſommeil en paiſible ſeiour
Sans penſement iuſqu'à l'aube du iour,
Qu'elle blanchit, & vers le Matin monte.
Adonc me prend d'auoir tant dormy honte,
Meſmes oyant l'Alouette annonçante
Le iour venant, & la clarté plaiſante,
Que tout oyſeau de quelconque plumage
Salue apres au chant de ſon ramage,
Qui tant m'eſt doux, que me ſens derechef
Apeſantir & les yeux, & le chef
En tranſe oyant leur ſon melodieux.
A peine ay clos deux ou trois fois les yeux,
Qu'augmenter i'oy par hayes, & buiſſons
Les reſonnants, & harmonieux ſons
Des oyſillons, qui s'entreiouants volent,
Et doucement de leurs gouſiers flageolent:
Entre leſquelz l'Aronde ſe deſgoiſe
Auec ſa ſœur menant ſi haulte noiſe,
Qu'en m'eſtendant du tout ie me reſueille
Pour à leur bruit preſter toute l'oreille.
Quand i'ay aſſez pris plaiſir d'eſcouter,
Que mes Brebis commencent à brouter,
Ie les conduis en la plaine eſtendue,
Ou i'apperçoy l'herbe freſchement drue.
Ainſi viuant ſeulet en la Saulſaye,

A me

A me guerir de mon mal ie m'essaye.
ANT. *Certes ie prens de toy compassion,*
Oyant par toy la tribulation,
Que ta Belline incessamment te donne.
Et m'esbahys qu'elle ne te guerdonne,
Ou recongnoit l'amour, que tu luy portes,
Dont à present ainsi te desconfortes.
Et d'autre part, ta solitaire vie
En t'escoutant m'engendre presque enuie
De te suyuir, & tost m'y rengeroit,
Si ce n'estoit que chacun iugeroit,
Que ne la sçay estre peu conuenante
Aux hommes forts, comme elle est consonante
Au naturel de toute fiere beste.
Pource n'est point à l'homme chose honneste,
Quand des liens d'amour si fort se lie,
Qu'à chef de temps le malheureux s'oublie,
Et, comme beste, au temps present regarde.
Car, viuant seul, le matin il luy tarde,
Que le soir n'est pour son repos venu:
Et reposant de la nuict detenu
Voudroit ià voir l'aube, & le iour venir.
Ainsi ne peult ses desirs contenir,
Ains en souhaits languit insatiable.
Et tant est il oysif, & miserable,
Que tous ses faits sont chasteaux en Espaigne,

Ou tout le iour inutil il ſe baigne.
Pource qu'il eſt ſans occupation,
Sans exercice, & recreation,
Qu'il trouueroit frequentant compaignie,
Ou demeurant auecques ſa meſgnie.
Et pour autant ie ne m'esbahy point,
Si orendroit tu n'es plus en tel poinct,
Comme autresfois ie t'ay ſainement veu,
Plein de plaiſir, & de tout bien pourueu.
Mais & comment pourrois tu viure allaigre
En ce lieu cy, qui eſt de plaiſir maigre?
Car, nonobſtant que Saulx eſpais verdoyent,
Pource qu'ilz ſont pres des lieux, qui vndoyent,
Si ſont ilz bien pour plus grande raiſon
Ioints aux ruiſſeaux, voire toute ſaiſon.
Et te diray (mais que tu ne t'en faſches)
L'hiſtoire d'eux, à fin que tu la ſaches.
Mais premier fault idoine lieu choiſir
Pour mieux l'eſtendre au long, & à loyſir
Hors du Soleil, qui ià nous donne encombre.
Et ce pendant que noz brebis à l'vmbre
Rumineront; Hardy, ton chien puiſſant,
Fera le guet ſur le Loup rauiſſant.

PHIL. *Or allons donc (pour veu que tu le vueilles)*
Seoir ſoubs ceſt Orme à ſi eſpaiſſes fueilles.
Car là ſe plaint la Tourte vefue & triſte,

Et la

Et la Palombe, aupres qui se contriſte:
L'aure, & le vent y ſifflent, & friſonnent:
Et tout autour les vndes y bouillonnent:
Ou ma voiſine Echo t'eſcoutera,
Qui apres toy tes beaux vers chantera.

ANT. *Vn iour parmy les Genetz verts flouris.*
Maints Dieux enſemble, & en ce lieu nourris,
Ioints auec eux Satyres demychieures,
Faunes auſsi trop plus legers, que Lieures,
Et les Syluans hideuſement cornuz,
Et la plus part pour le chault demy nuds,
Hors de tout hasle eſtoyent tous à l'vmbrage
Là, ou la Saone engreſſe ſon riuage,
Plaiſant repos des prochaines foreſtz,

En maint endroit costoyant ces marests.
Et ce pendant que la chaleur bruslante
Exercitoit la Cigalle mourante
(Tout oyseau coy sur son fueilleux Ormeau)
En s'esbattant iouoyent du chalumeau.
Lors comme tous auec les doigts pressez
Cherchoyent maints sons distamment compassez
Des instruments clouez de cire tendre,
Nymphes du lieu pour les voir, & entendre
Leur melodie, ainsi que curieuses,
Se tapissants parmy hayes fueilleuses,
Et forts halliers de ces plus prochains boys,
Prestoyent l'oreille aux resonants haubois,
Qui de sonner, & bruire faisoyent rage,
Tant que souuent elles prenoyent courage
De s'approcher pour les ouyr de près:
Mais aussi tost se retiroyent après,
Craingnans qu'ainsi, ou bien pis, ne leur vinst,
Comme à l'amye au Dieu d'Archade aduint.
Et pour autant qu'asseurément sçauoyent,
Que tous telz Dieux les Nymphes deceuoyent,
Taschoyent de loing au son d'eux s'esiouyr,
Mais auec bruit, qui tost les feit ouyr.
Parquoy ces Dieux lascifz les apperceurent:
Et dens leurs cœurs occultement conceurent
Vn feu ardent, qui tant les estraingnit

Au long aller, qu'en fin les contraingnit
A conuier ces Nymphes à danſer.
Et pour à droit leurs deſirs commencer,
Vſerent lors de voix loingtaine & forte,
Les conuiant, peu près, en ceſte ſorte.
Approchez vous, Nymphes de la contree:
Venez icy deſſus la verte pree
A cœur ioyeux, & vuyde d'amertume.
Venez danſer, comme auez de couſtume:
Car auſsi bien auec noz fluſtes lourdes
Chantons en vain à ces grands foreſts ſourdes.
A ceſte voix les Nymphes effrayees
(Qui à fuyr s'eſtoyent ià eſſayees)
Trouſſoyent à coup leurs cottes pour la fuyte,
Craingnans ces Dieux, & leur ſoudaine ſuyte:
Ià en leurs cœurs penſoyent à trouuer lieu
(Si l'euſt permis le Sort, ou autre Dieu)
Pour ſe ſauuer par les rocz droits & haults:
Mais tout ſoudain ces Dieux ieunes & caults
Auec doux mots leur fuyte reuoquerent.
Et follement ces ſottes s'appliquerent
A les ouyr diſants: Chaſſez la crainte,
Qui dens voz cœurs ſans raiſon eſt emprainte.
Icy n'y ha fraude pour vous ſeduire:
Ne choſe auſsi, qui bien ne puiſſe duire
A ce, qui eſt à voſtre honneur conforme,

Bien que ſoyons d'eſtrange, & laide forme.
N'ayez peur, non. Nous ne ſommes point nez
De Loups, ny d'Ours, ne tant infortunez,
Qu'offenſissions perſonnes raiſonnables.
Nous ſommes tous, comme vous, conuenables
A equité: Nous ſommes Demydieux,
Qui conuerſons auec vous par ces lieux.
Et pour autant venez cy ſur la riue,
Ou la place eſt verte & recreatiue:
Et ce pendant qu'enſemble danſerez,
Nous iouerons, & puis vous chanterez.
Legerement ces ieunes filles lors
Eurent chaſſé toute crainte dehors,
Et toute honte au parauant montee
Deſſus leur face à la fin eshontee
Pour mieux ſe ioindre à ces Dieux conuoyteux,
Qui de chanter ne furent point honteux.
Ainſi cuydant (ô poures malheurees)
Eſtre aupres d'eux plus que bien aſſeurees,
En carollant les mains s'entrelaſſerent,
Et en danſant maints tours recommencerent.
Aucunesfois, & ſelon les accords,
Bransloyent les bras, iettoyent en l'air le corps,
En ſe mouuants par alternatifz pas,
Sans ſeparer leur meſuré compas.
Les inſtruments faiſoyent bruire la plaine.

Et quand

Et quand ces Dieux estoyent dehors d'alaine,
Consequemment elles recommençoyent
Autres chansons, & ensemble dansoyent.
Mais nonobstant que ces Satyres veissent
Leur grand' beauté, & leurs doux chants ouyssent:
Les membres blancs soubs desliez attours,
Les cleres voix en chantant à leurs tours
Ne peurent onc les rendre pitoyables.
Car leurs desirs croissoyent insatiables,
Beuuans le feu de rage furieuse
Par les yeux pleins de soif luxurieuse:
Qui tellement d'vne ardeur les atterre,
Que d'vn accord ietterent tous par terre
Leurs instrumens, & en vn tel effroy,
Que tout à coup conuertiz en desroy,
Toute seurté, & toute paix brisee,
Et toute foy (que Dieux ont) mesprisee,
Soudainement à courses trauaillantes
Coururent sus à ces Nymphes tremblantes.
Comme les Loups, qui noz Brebis rauissent,
Quand en la plaine elles se resiouyssent,
Et que noz Chiens, & nous sommes au loing,
Ou que n'auons d'elles autrement soing:
Semblablement ces Satyres meschants
Couroyent apres les Nymphes par les champs.
Lesquelles, làs, furent tant estonnees,

Qu'euſſent voulu alors non eſtre nees.
De leurs haults crys les foreſtz rempliſſoyent,
Auſquelz les rocz piteux retentiſſoyent,
Tant que ne cuyde eſtre ſi dur Tartare,
Ne de nature, & de mœurs ſi barbare,
Qui n'en euſt eu compaſſion du moins
A les voir plaindre, & ſe battre les poings:
Et meſmement qu'elles lors ne ſçauoyent,
Ou ſe ſauuer, & que ſecours n'auoyent,
Eſtant autour la montaigne trop droite,
Et d'autre part des rocz la voye eſtroite.
Parquoy voyans qu'elles n'auoyent ſecours,
Ne retrait ſeur, n'eurent autre recours,
Que cil, qu'on prend à ſon extreme affaire,
C'eſt de ſa vie, & de ſoy ſe deffaire.
Dieux ſupernelz foudroyez de voz mains
Telz, non point Dieux, mais Diables inhumains.
Or tout eſpoir de ſecours mis arriere,
Les triſtes, làs, vindrent ſur la riuiere,
Se deſpirans les cheueux, & la face,
Dont de leur ſang faiſoyent rougir la place,
Crians Arar, de la Saone grand Dieu,
Pour leur ayder en ſi dangereux lieu:
Auſſi leurs ſœurs liquides, & profondes.
Arar ſortit la teſte de ſes vndes
Auec la barbe, & les cheueux mouillez,

D'herbe,

D'herbe, & de ioncs ſans ordre entortillez:
Et toutesfois ayant la larme à l'œil.
Le fleuue auſsi meu de pitié eut dueil
De leur angoiſſe, & mort intempeſtiue.
Et desbordant s'enfla hault ſur la riue,
Leur demonſtrant qu'ainſi haulſant ſon cours
Son ſein eſtoit leur extreme recours,
Ou s'acheuoit la fin determinee
De leur fatale & dure deſtinee.
Mais que leur vault Arar auec leurs ſœurs,
Qui de leur mort ſe tenoyent pour tous ſeurs?
Ià ſur le bort de la riuiere empeintes
De mort prochaine ayant les ioues peintes,
Et hors d'alaine eſtoyent les Nymphes preſtes
Pour ſe noyer, & clinoyent ià leurs teſtes,
Quand tout ſoudain leurs pieds tendres roidirent,
Qui des arteilz grand' racine eſtendirent,
En retardant tout court leurs pas courants,
Leurs membres vifz ſubitement mourants.
De peu à peu (ô mortelle douleur)
Le corps perdit toute viue couleur:
L'eſprit troublé çà & là fremiſſant
Se deſpartit, le corps en boys croiſſant:
Et la chaleur perdit toute ſa force:
Et le cuyr doux deuint treſrude eſcorce:
Leurs blonds cheueux furent fueilles chanues:

Les blanches mains en rameaux deuenues.
Finablement feirent ceſte Saulſaye,
Dont par pitié il fault que dueil i'en aye.
Or t'ay ie bien voulu compter l'hiſtoire
Pour te monſtrer par raiſon peremptoire,
Que tous telz lieux ſe voyent conuenables
A ceux, qui ſont en tout deſraiſonnables:
Car, ne pouuans à leur gré proſperer,
Viennent icy pour ſe deſeſperer:
Et mal ſemblable à ces Nymphes les mord,
Qui vindrent cy pour ſe donner la mort.
Et certain eſt, comme choſe facile,
Que qui vit ſeul il luy eſt difficile
Qu'auec le temps en deſeſpoir ne meure.
Car, qui en lieu ſolitaire demeure,
Facilement tombe en tentation:
Pource qu'il n'ha qui conſolation,
Ny ayde auſsi luy donne, ny confort.
Et n'eſt celuy, tant ſoit conſtamment fort,
Que vain deſir ne puiſſe toſt plier:
Veu qu'il ſe vient en ſes lyens lier.
Certes celuy eſt bien aysé à prendre,
Qui donne lieu, & ſe laiſſe ſurprendre.
Et pour autant retourne à toy, Amy:
Et ne permets que ſi foible ennemy
Voiſe ſur toy ſa puiſſance croiſſant,

Ce

Ce qu'il peult faire en te meſcongnoiſſant.
Et ſi tu dis que l'ardeur incurable
Te rend ainſi dolent & miſerable:
Pour la vouloir eſtaindre entierement,
Certes il fault, & neceſſairement
Il te conuient chaſſer oyſiueté,
Qui nous engendre amour, & poureté.
Car en viuant ſans auoir ſoing, ny cure,
Comme tu fais, pareſſe adonc procure,
Et te contraint à vainement aymer,
Dont tu ne peux tirer que fruit amer.
Que t'ont valu tes vains experiments
Pour te guerir, ſinon maints detriments,
Qui ont ton corps mis en plus grand' deſtreſſe?
Car auec toy tu as encor pareſſe,
Qui de ton mal eſt premier fondement,
Et qui te toult ſens, & entendement.
Il te fault donc prendre le frein aux dents
Pour euiter les perilz euidents,
Ou tu vas cheoir ſeul en ceſte campaigne.
Vien trauailler laſſus en la montaigne.
Et ne crains point que pour voir ta maiſtreſſe
Ta douleur vienne à plus grande deſtreſſe.
Car deſtournant ailleurs ton penſement,
Et trauaillant labourieuſement,
Sans grande peine, & toſt l'oublieras,

Et de ſes faits, & des tiens tu riras.
Et pourroit eſtre encor qu'elle auroit honte,
Voyant que plus d'elle ne tiendras compte,
Et par ce poinct qu'humble elle deuiendroit,
Dont ton deſir à ſa fin paruiendroit.
Vien donc mettre ordre en ton petit meſnage,
Et fineras en lieſſe ton aage.
PHIL. *Il t'eſt facile à faire, & bien aysé,*
Qui as l'eſprit à ton vueil appaiſé,
Comme celuy, qui de ſoy delibere,
Quand il ſe ſent & cœur & corps libere.
Làs, que me vault, ſi de mes ennemis
Ie ſuis nauré, & puis en ſeurté mis
Ie meurs, combien qu'à viure ie m'eſſaye?
L'arc desbendé ne guerit pas la playe.
Cuyderois tu que ie n'aye deſir
(Mais bien aurois treſſingulier plaiſir)
D'eſtre auec toy en ma maiſon paiſible?
Certes ſi ay, mais il m'eſt impoſſible.
Comment viurois ie en aucune lieſſe
En ſa preſence, & ſentant ſa rudeſſe?
Ne penſes point que iamais on la voye
Moins rigoureuſe, ne qu'à mon mal pourvoye.
Ne penſes point que pour la meſpriſer,
Elle ſe vueille enuers moy rauiſer,
Mais deuiendra encores plus haultaine,

Tant

Tant ie la ſens de mes deſirs loingtaine:
Qui me feroit,non certes meilleurer,
Ains pour vn rien à coup deſeſperer.
Voy,qu'eſtant loing,ſa recente memoire
M'eſt,fors d'eſpoir,vn ardent Purgatoire.
ANT. *Pource que n'as ton cœur en autre part.*
Mais celuy là,qui en maint lieu deſpart,
Et ſa penſee,& ſon affection,
Certes il eſt hors la ſubiection
Du mol Archier,qui ainſi te tormente.
Et pour vray dire(& ſans que ie t'en mente)
Quiconques vit ſans autre penſement,
Couue l'amour en ſon entendement,
Qui le maiſtriſe,& en fait ſon vouloir,
S'abandonnant luy meſme à nonchaloir.
Et pource ceux,qui les villes habitent,
Ou les cités,certes ilz ſe habilitent
Modeſtement en marchés,ieux,& feſtes,
Pour eſtre veuz differer loing des beſtes.
Qui fait de ſoy aux beſtes difference,
Aura honneur,& ſoy en reuerence.
Et tu en vois,que,nonobſtant qu'ilz ayent
Du bien aſſez, toutesfois ilz s'eſſayent
De trauailler,non pour plus acquerir,
Ou conſeruer ce,qu'ilz ont,de perir:
Mais ſeulement pour ſe voir dauantage

Auoir gaigné ce renom deuant aage,
Que lon acquiert pour celle vertu ſuyure,
Qui nous fera apres la mort reuiure.
PHIL. *Que ſeruiront grands threſors amaſſez,*
Quand, ayant tout, on n'ha iamais aſſez?
Et ſi tu dis que pour vertu conquerre,
Et renommee, il fault des biens acquerre:
Comment veux tu que biens vertu on nomme,
Puis que par eux il n'eſt ſi prudent homme,
Soit par ſcience, ou par ſens vertueux,
Qui ne deuienne en fin voluptueux,
Et qu'aux plaiſirs du tout ne s'aſſeruice?
ANT. *Mais acquerant on euite le vice*
D'oyſiueté, dont maints grands maux procedent.
Et puis l'acquis à ceux, qui le poſſedent
Par leur vertu, vn ſi hault bien leur fait,
Que pour l'honneur ſe gardent de meffait.
PHIL. *Comment veux tu qu'aucun icy mefface,*
Quand ſeul il n'ha à qui iniure il face?
Oultre, le moindre en ceſte ſolitude
Facilement, & ſans ſolicitude
Eſt le plus grand, & le premier auſſi,
Ce qu'en la ville il ne peult ſans ſoucy.
Et pour ne voir icy plus grand que ſoy,
Il ha touſiours, comme ie l'apperçoy,
Contentement loing de l'aduerſité:

Ou congnoissant plusieurs en la cité
De plus pompeuse & opulente vie,
Impossible est qu'il ne leur porte enuie,
Se reputant estre mal fortuné.
Puis en ce lieu, sans estre importuné
D'aucun voisin, qui de ses faits s'informe,
Vit seulement à la raison conforme,
Qui le conduit soubz paisible vnion,
Et non subiet à mainte opinion.
ANT. *Opinion est bien la sienne estrange,*
Quand en ce lieu solitaire il se range,
Ou de l'horreur les Saules verts paslissent,
Et leurs vertus de tristesse amoindrissent.
Car y croissants en repos, & sans bruit,
Ne portent point toutesfois aucun fruit,
Non plus que ceux, qui cy oysifz demeurent,
Ou en tous temps ilz cuydent viure, & meurent,
Comme en ce monde inutilement morts,
De desespoir, & de folie mords.
PHIL. *Celuy n'est mort, qui ha pour sa compagne*
Simplicité, qui tousiours l'accompagne:
Et qui par tout, sans de rien se douloir,
Donner luy peult tout ayse à son vouloir.
Ou aux cités la reputation
Luy est d'esprit grand' perturbation.
Et seul icy seurement il se hante,

Seurement crie, & à haulte voix chante:
Et là il n'ose à grand' peine parler.
Icy il court: & là il n'ose aller.
Icy tout hault descouure ses secrets:
Et là ayant au cœur mille regrets,
N'en diroit vn à son propre parent:
Qui est vn cas, certes, trop apparent,
Que les buissons i'ay pour secrets amys,
Ou ses prochains il craint, comme ennemys.
ANT. *Aussi alors qu'il neige, pleut, ou gresle,*
Ou que la Bise auec Auster se mesle,
Et que l'Automne, & l'yuer pluuieux
Rendent le temps longuement ennuyeux,
Tu n'as icy esbat, qui te detienne,
Ny ame auec, qui la voulenté tienne
(Sans autrement au besoing me fonder)
Puisse en deuis, ou ennuy seconder
Iusqu'au beautemps. A nous les iours & nuicts
(Soyent beaux, soyent laids) ne nous donnent ennuys
Pour l'exercice & plaisant & vtile,
Qui nous occupe.
PHIL. *Il est bien vray qu'en ville*
Les passetemps y sont plus grans qu'icy:
Et les soucys y sont plus grans aussi.
Vous inuentez maints & diuers esbats:
Vous suscitez aussi plusieurs debats.

Ainsi

Ainſi vaquant à ce, que plus vous duyt,
Ore au prouſit, & ores au deſduyt.
Le moys entier ne dure point vn iour.
Et en ce mien delectable ſeiour
Le moindre iour pres qu'autant qu'vn moys monte.
Car en tout temps la matinee eſt prompte,
Et le ſoir eſt plus tardif à venir.
Et ſans auoir cure de l'aduenir,
Iuſqu'à vn poinct l'annee ie meſure,
L'employant toute en treslouable vſure,
Et en deſduits, deſquelz, ſans que i'y penſe
Aucunement, vous faites la deſpence
En chiens, oyſeaux, & ſeruiteurs nourrir.
Car ſi voulez ou le Lieure courir,
Ou bien voler, eſtant icy à part
De voſtre esbat ie prens la meilleur part,
Que tous les iours chacun de vous me baille,
Sans que d'eſprit, & de corps me trauaille:
Et vous courez tout le long de la plaine
En grand' ſueur, & ſouuent hors d'alaine.
Parquoy ie n'ay ſoulas, qui ne me plaiſe,
Ou vous n'auez vn plaiſir qu'à malaiſe.
ANT. *Or tout plaiſir, qui le voudra chercher,*
N'eſt iamais bon, ſinon qu'il couſte cher:
Et iamais bien ne ſera bon trouué,
Si par le mal il n'eſt premier prouué.

Ne vois tu point (puis qu'il fault que le preuue)
Que par la nuict plus beau le iour on treuue?
Aussi les biens par grand labeur acquis
Sont mieux aymez, & cherement exquis.
Et quand quelcun est par l'acquis venu
En hault degré, il est de tous tenu
En reuerence, & beaucoup plus prisé,
Que s'il auoit esté fauorisé.

PHI. *Mais bien celuy est tressemblable aux Dieux,*
Qui aux honneurs clost, & bende les yeux:
Lequel aussi n'est point de vaine gloire
Solicité, ne de bien transitoire:
Mais laisse aller les iours soubs coye sente,
Et vit paisible en sa vie innocente
Loing des cités, vie tumultueuse,
Voire encor plus (certes) voluptueuse.
Et vit aux champs, n'ayant de rien besoing,
Comme qui n'ha, fors de ses brebis, soing.
Il ne luy chault de Royale coronne.
Il ne luy chault à qui le sceptre on donne.
Il ne luy chault de nom, ne tiltre insigne.
Il ne luy chault que denote le signe,
Et la splendeur de la longue Comette.
Il ne craint point que lon l'esleue, ou mette
En si hault lieu, que puis bas il descende.
Il ne craint point qu'on commande, ou dessende.

Il se

Il se sent vuyde, & nette conscience.
Et prise plus sa rurale science,
Que le sauoir, qui par labeur est quis.
Il ne craint point que pour ses biens acquis
Soit en danger des Tyrans, vrays Saturnes.
Il ne craint point que les larrons nocturnes
Viennent la nuict entrerompre son somme,
Pour luy embler d'or, ou d'argent grand' somme:
Mais bien se dort en tranquille seurté
Hors des aguets de mainte malheurté.
O du Pasteur la tresdouce richesse!
Heureux repos eslongné de tristesse,
Qui en Yuer, Printemps, Automne, Esté
Nourrit en soy toute ioyeuseté:
Car il ignore hayne, & deception.
Il est exempt de vaine ambition,
Vuyde de crainte, & d'espoir est deliure,
Qui nous abuse, & maints desirs nous liure.
Il vit à soy sans tesmoing, qui le iuge.
Il pend de soy, comme qui est son iuge.
S'il n'ha palais, superbes edifices,
Et sumptueux d'vtensiles propices,
En son cœur hault mesprise, & ha en hayne
L'auoir des Roys, richesse certes vaine.
Et vit content en sa logette honneste,
Seure de vents, de pluye, & de tempeste,

De terre cloſe, & couuerte de chaume,
Ceinte de fleurs plus odorans, que Baume,
Ou qu'autre odeur Aſienne, & laſciue,
Humble, & ſans art, ny deſpence exceſſiue
Pour ſon tropeau, & ſoy rendre contents
D'eſtre couuerts aux iniures du temps:
Dedens laquelle auront crainte d'entrer
Cure, & frayeur, leſquelz ſe vont encrer
Iuſques au lict, ou dort tout puiſſant Roy,
Sans redoubter ſon magnifique arroy.
Il eſt Seigneur des boys grans & eſpais,
Deſquelz il n'ha que doux ſeiour & paix.
Autour de ſoy ſa tourbe vigilante,
Treshardys chiens, au beſoing trauaillante
Garde touſiours que ne diminuiſſe
Le nombre entier, ou que lon ne rauiſſe
Quelque brebis de ſon laneux tropeau,
Duquel il garde, & tient chere la peau.
Les cailloux ronds luy donnent feu triſé,
Les fleuues vin auec la main puiſé,
La terre pain, Arbres fruit, Chieures laict.
De quelque tronche, ou lieu, peult eſtre, laid
Luy ſort le miel treſnet, & copieux,
A ſauourer doux, & delicieux.
Il ha touſiours au cœur les buiſſons verts,
Les Papillons coulourez, & diuers:

Ruiſſe

Ruisseaux bruyans, argentins, & fluides:
Les Rocz mousſuz: les cauernes humides:
Les boys flouris: les poingnans Esglantiers,
Les Haultbepins parfumans les ſentiers:
Les vents ſouefz, & les fontaines froides:
Combes auſsi profondes & treſroides.
Et n'ha ſoucy en ſon contentement,
Qu'à cueillir fleurs pour ſon esbatement,
En eſcoutant des oyſeaux les doux ſons.
Il fait les Rocz reſpondre à ſes chanſons,
Ayant touſiours fluſte, ou muſette au bec,
Qu'il ayme plus, que harpe, ne rebec.
Mouſches à miel luy cauſent doux ſommeil.
Et quand il dort, ſon grand Dieu, Pan vermeil,
Prend de luy garde auec mainte Nymphette:
Syluan cornu, & Faunus font la guette,
Quant à ſouhait il dort les membres nuds,
Qui ſont plaiſirs aux villes incongnus.
Heureux Paſteur, ſi ſe peult dire heureux
Homme, qui viue en ce val tenebreux.
Or quant à moy, treſcher amy Antire,
Pour te vouloir mon intention dire,
I'ay deſormais deliberé de viure
En ce lieu cy ſans plus les villes ſuyure,
Ou ie viuray paiſible ſans remord,
Qui face craindre, ou ſouhaiter la mort.

Et quant à toy, ceſte nuict dormiras
Auecques moy, & demain t'en iras.
Mais ce pendant que ie r'aſſembleray
Noſtre beſtail, & que l'enſerreray,
Prens le biſſac, & la bouteille enſemble;
Et puis irons dormir, ſi bon te ſemble:
Car la nuict vient, qui deſià nous encombre.
Voy tout autour le Daulphiné à l'vmbre
Pour le Soleil, qui delà la riuiere
S'en va coucher oultre le mont Foruiere.

FIN.

SOVFFRIR NON SOVFFRIR.

R. 20 Apr. 22
Mont.

Bibl. de Marcel-Dubois H. 18e

3 ex. connus :

a) Nodier - Yemeniz - Libri-Ashburnham - Robert

b) Solar - Cigongne

c) Renouard - Bertin - Morgand - Robin - Gruel

—

+

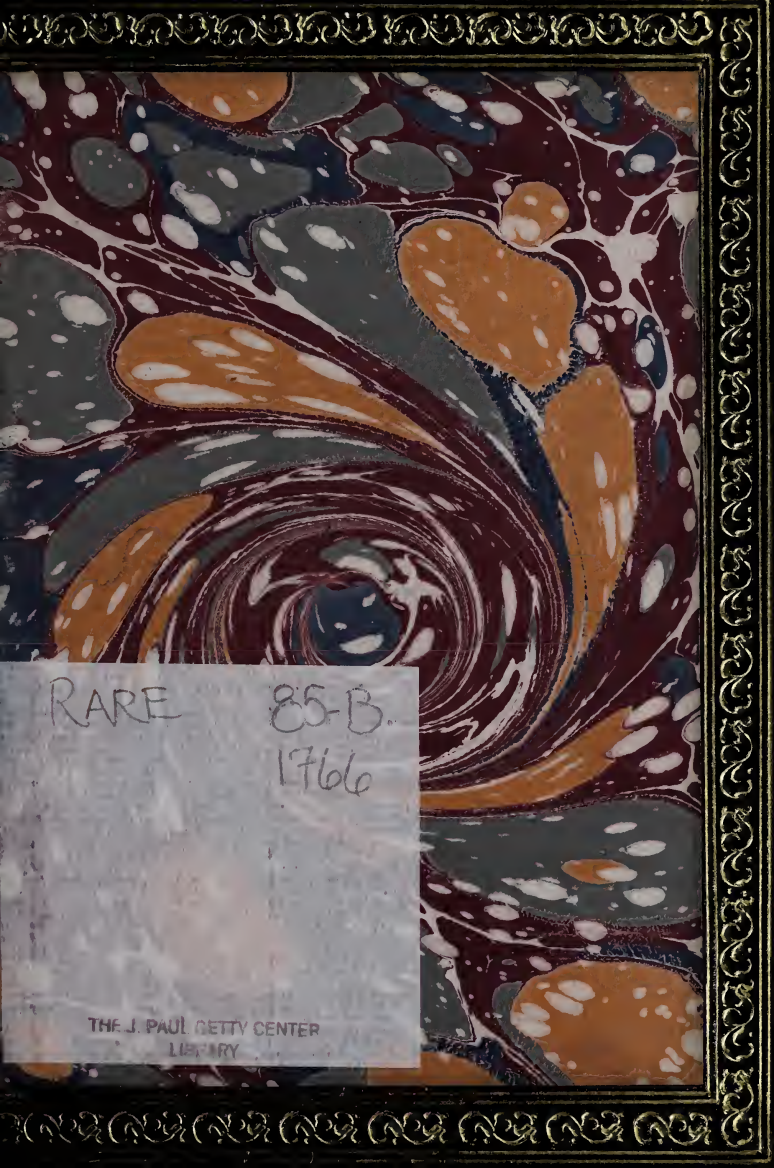
B.N. : Rés. Y° 1748

Arsenal : B.L. 8711 8°

+ Chantilly, Lyon, Carpentras -

- ex. Marsand -

Tch. X. 243.


RARE 85-B.
1766
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY